

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS Rue DROUOT

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

Le chapeau périssoire que les fillettes ont porté cet été, et que les jeunes filles ont arboré cet automne, est maintenant porté par les jeunes femmes. Sa forme est drôlette et gentille sur une tête de six ans et originale sur une tête de vingt; passé cet âge elle devient ridicule. Vous connaissez toutes, mesdames, cette périssoire, dont la passe enserre la tête, se redresse au-dessus du front et forme comme une pointe qui fait pendant au menton? Elle se fait petite pour les femmes et démesurement grande pour les enfants; dans ce dernier cas, sans la courbe de la passe, on pourrait la nommer calèche, à cause du développement du fond mou, qui remonte très haut et dont l'envergure semble couvrir une tête hydrocéphale. Elle demande peu de garnitures: des ruchés de dentelle, des pompons, des choux en ruban de velours et de petits oiseaux se



934

Robe de dîner en satin gris argent, broché Pompadour et velours myrte, de mesdemoiselles Vidal.
Costume en ottoman blanc et velours grenat, pour enfant de six ans et plus. — Costume en ottoman bleu pâle et peluche, pour enfant de huit à dix ans.
De mesdemoiselles Delorablée, 16, passage des Princes, Paris.

becquetant; mais il faut le tout chiffonné avec un goût original et pas banal.

Nous avons vu des jeunes femmes chaussées, pour le théâtre et les soirées intimes, de bottes coquettes,



qu'on appelle *dona Sol*; la claque est en satin, pour les plus recherchées, et la haute guêtre, lacée sur le cou-de-pied, se fait en un tissu de passementerie à larges jours, sous lequel le bas de soie de couleur tendre donne un joli transparent.

À la ville, cette botte, avec la claque en chevreau verni, glacé ou mordoré, se porte avec le bas de soie noir ou loutre.

Les choux en soie sont en ce moment fort à la mode; ils sont charmants piqués dans le relevé de la tunique; on en met un au creux de l'épaule et un autre au côté de la taille; l'étoffe est taillée en longues cornes, ce qui les rend plus légers. Ils se mettent encore sur la capote *bonne femme*, où ils font bon effet. Les fillettes les portent enfouis dans la ruche de dentelle de l'encolure et de la manche; ils se font volumineux et en ruban assorti au costume. Les pompons en chenille sont aussi fort jolis, éparpillés sur les panneaux d'un costume habillé. Le costume suivant nous a paru de bon goût et assez nouveau pour le moment; il est à deux fins: court pour les visites et à traîne rapportée pour un grand dîner; car nous voyons — avec mauvaise humeur — revenir la robe longue; toutefois nous espérons que ce retour n'est que passer: un simple désir de changement.

Le satin et l'ottoman y sont combinés pour produire des effets brillants et mats, et la couleur, un beau bleu flamme de punch, est superbe. La jupe en satin a des volants ruchés qui couvrent entièrement le tablier et les deux tiers des lés de derrière; sur le côté un panneau en ottoman est plissé aux deux bords, tous les dix centimètres, de trois plis profonds et, sur les plis, sont étagés des pompons en chenille suspendus à une fine ganse. Un pouf en ottoman se prolonge en deux pans aigus. Le corsage, en satin, a une toute petite basque découpée en créneaux, avec des pompons qui s'échappent des fentes et un plastron piqué de pompons; plastron mobile qui sera remplacé, le soir, par un plastron plissé en dentelle, ouvert en cœur. La traîne carrée rapportée est entourée d'un plissé et couverte de volants semblables à ceux de la jupe. Cette toilette est à la fois élégante et pratique.

Une autre, d'un genre différent, en satin et tulle espagnol noir, est aussi bien jolie. Jupe courte bordée de trois petits plissés montés avec le même passepoil et couverte de deux jupes en tulle espagnol largement plissées de plis plats; la première s'arrête aux plissés de satin et la seconde se relève irrégulièrement par des choux-pivoine en ruban de satin. Deux corsages accompagnent cette jupe: l'un, en velours noir à longue pointe, est très décolleté, avec une chemisette montante en tulle espagnol et une grosse ruche de dentelle à l'encolure et à l'entournure sans manche; un chou-pivoine sur la pointe du dos. L'autre corsage est en tissu de jais; des tubes disposés en chevron, la très petite basque et la pointe soulevées par deux plissés étagés en dentelle espagnole; la manche s'arrête au coude et se termine par une engageante en dentelle.

CORALIE L.

RELÈVE-JUPE MARCERON

Se trouve au bureau du Journal, 2, rue Drouot. Envoi franco contre le prix en timbres-poste: 1 fr. 10 en province, 1 fr. pris au bureau.

Cet objet aussi utile que gracieux obtient un véritable succès. Il est pratique, et le mécanisme simple et commode. Il se compose d'une gourmette solide, mais légère, ayant aux deux extrémités un porte-mousqueton, et de trois anneaux; deux se cousent dans le bas de la jupe en regard et le troisième au-dessus, entre les deux du bas; dans ce troisième, on suspend le relève-jupe au moyen du porte-mousqueton; les deux autres anneaux se passent dans le mousqueton inférieur. La jupe ainsi relevée, le bord isolé de la boue ne s'use pas au frottement. De toutes les inventions de ce genre, c'est celle qui nous a paru la plus commode et la plus simple. Le relève-jupe se fait bronzé, nichelé, noir ou doré; il s'assortit au costume. Les couturières en trouveront des boîtes assorties.

★ ★

SPÉCIALITÉ DE MOUCHOIRS DE LA COMPAGNIE IRLANDAISE

Maison Duret, rue Saint-Honoré, 219 (au coin de la rue d'Alger).

Il y a une catégorie de mouchoirs que nous ne saurions classer, c'est celle qui renferme toutes les fantaisies créées par l'imagination et le goût et dont le nombre est infini. Ces mouchoirs se portent à la ville, en soirée, en grande toilette; pour conserver un certain cachet de distinction ils ne doivent pas avoir de dentelle. Les femmes les plus élégantes portent, en grande toilette, un mouchoir en fin linon à ourlet à jours avec des dispositions de jours, de plis, de rivières; la finesse du travail et l'exécution parfaite le rendent l'égal des mouchoirs garnis de dentelle. Ceux-ci ne se portent qu'au bal, excepté les encadrements en Valenciennes qui sont de soirée. Cette mode des fantaisies fait qu'on en voit des douzaines dans les trousseaux, à côté des beaux mouchoirs en fil de main qui sont du meilleur usage. Ces derniers doivent être d'une simplicité de bon ton: grand ourlet piqué ou à jours et le chiffre enlacé ou droit, selon le genre des lettres. La Compagnie Irlandaise a le secret de tout ce qui est joli. Ses fantaisies aussi bien que les mouchoirs sérieux pour trousseau, sont en batiste de première qualité, plus ou moins fine selon l'usage auxquels on les destine. Les cols et les parures en guipure d'Irlande pour les dames, les jeunes filles et les enfants, y sont nombreux et de dessins variés.

★ ★

MADAME BESSONNEAU, TAPISSIÈRE À FAÇON

Rue de Charenton, 19 et 21, près la place de la Bastille.

Nous avons donné le mois dernier, le dessin d'un lit à grande décoration. Ce mois-ci vous porte une fenêtre Louis XVI, aussi à grande décoration pour salon et salle de fête. C'est une nouveauté de grand goût, qu'il est facile d'approprier à tous les ameublements. Nous entrerons dans les détails les plus circonstanciés pour vous faciliter les moyens d'organiser un ameublement quelconque, en vous entendant par correspondance avec madame Bessonneau. Les prix, comme vous pourrez en juger, sont très raisonnables.

Cette fenêtre est richement drapée, genre moderne, avec des festons, des chutes et des revers. L'étoffe de deux tons s'harmonisant, donne à cette draperie un caractère riche et meublant, et les enlacements de feston produisent, par la différence des nuances, un relief d'un bel effet, le tout, monté sur une galerie en bois doré; la frange-postillon est assortie aux étoffes. Le grand rideau relevé à l'italienne est molletonné, doublé de satinette ivoire et orné de la même frange, ainsi que le petit rideau bonne grâce. Le porte-embrasse est d'un modèle riche et en bois doré, et les superbes embrasses coûtent 15 fr. l'une. Il entre onze mètres cinquante centimètres d'étoffe à 8 fr. le mètre. La fenêtre exécutée coûtera 250 fr.



Fabre imp. Paris

4402

Journal des Demoiselles

Modes de Paris ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS Rue Arcueil 2.
 Coiffures de M^{lle} VIDAL, 104, r. Richelieu - Mouchoirs de la C^{ie} IRLANDAISE, 219, r. St. Honoré.
 Cioffes en foulard de la C^{ie} DES INDES, 34, B^d Haussmann - Parfumerie de la M^{me} GUERLAIN,
 15, r. de la Paix - Eventails de la M^{me} KEES, 21, r. du 4 Septembre.

Les rideaux blancs, si on les fournit coûteront 8 fr. de façon et de garniture. Madame Bessonneau donne gratuitement les renseignements sur plan, dessin; elle envoie *franco* en province les travaux exécutés dans ses ateliers. On trouve aussi chez elle des modèles pour tapisserie, application, lambrequin, devant de cheminée, écran. — Installation de maison de campagne, villas, châteaux.

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain. Rue de la Paix, 15, Paris.

Nous ne pouvons rien conseiller de meilleur que les produits de la maison Guerlain et, quoi que vous choisissiez, vous êtes assurées d'avoir un excellent cosmétique. Cependant, d'après l'avis même de M. Guerlain, il faut savoir

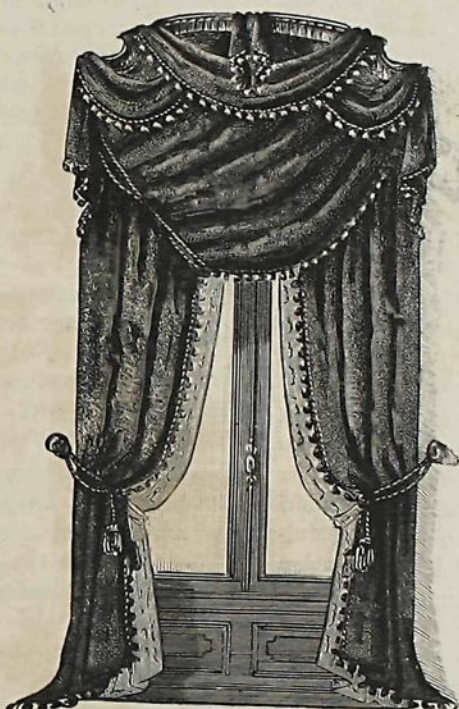
choisir ceux qui conviennent au genre de peau sèche ou grasse; c'est un petit détail qu'on ne doit pas omettre. Celles de nos abonnées qui ont déjà eu recours à la science de M. Guerlain ne peuvent que s'applaudir d'avoir suivi ses conseils. Nous, nous conseillerons par expérience, l'emploi du Baume de la Ferté — 1 fr. 50 cent. la petite boîte — qui prévient ou guérit les gerçures, les crevasses et les engelures, même ouvertes, puis le savon Sapoceti au blanc de baleine, la plus exquise de ces préparations et la pâte d'amande royale. Avec ce simple bagage vous entretenez vos mains blanches et douces. La crème de fraises pour le visage et la poudre de Cypris, l'eau de Chypre. Pour le mouchoir, le parfum de l'Exposition et l'eau de Cologne Impériale Russe, suave et inaltérable.

C. L.

EXPLICATION DE LA GRAVURE NOIRE (page 37)

Robe en satin gris argent, broché Pompadour et velours myrte. — Jupe en taffetas, le tablier couvert par un bouillonné sur lequel rabat un volant découpé en dents de scie; au-dessus, un bouillonné tombant, puis une draperie plissée de plis plats, avec un chiffonné de coques au milieu; le tout en satin. Traîne carrée, en broché, réunie au tablier sous une ruche en velours qui tourne autour; elle se relève de plis, se poufonne modérément et s'ouvre en rideau sur le tablier. Corsage à pointe avec encolure échancrée en cœur. Au bord, draperie en velours et plissé de dentelle remontant derrière. A la manche arrêtée au coude, sabot Marquise.

Costume en velours grenat et velours ottoman blanc, pour enfant de six ans et plus. — Jupe en velours ottoman; au bord un plissé en velours grenat, et au-dessus une dentelle froncée qui a pour tête un



bouillonné en ottoman. La robe montée dessus est en ottoman, elle s'ouvre et se maintient par des boutons sur un gilet en velours grenat; derrière, un nœud grenat et blanc. Un col rabattu en velours est garni de dentelle et un double jabot court en spirale jusqu'à la taille. Manche marquise, garnie d'une dentelle et d'un nœud. Capote-périssière en satin, ornée d'un nœud en velours grenat.

Costume en ottoman bleu et peluche blanche, pour enfant de huit à neuf ans. — Robe en ottoman bleu pâle, fermée de côté par un double rang de boutons carrés en métal. Dans le bas, plissé surmonté de deux rangs de dentelle froncés. Au-dessus, une draperie en peluche blanche relevée de côté par un flot de ruban de satin. Une dentelle montée à un biais de peluche, tombe en berthe autour des épaules. Manche Marquise avec dentelle et nœud. — Souliers mordorés et guêtres lacées dessus.

Rideau de fenêtre genre Louis XVI.

Grande décoration pour salon et salle de fêtes (haute nouveauté). — Composition de madame Bessonneau, tapissière à façon, 19 et 21, rue de Charenton, près la place de la Bastille, Paris.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4402

TOILETTES DE BAL ET DE SOIRÉE

Robe de bal pour jeune femme. — Traîne en satin fraise écrasée, bordée d'un tuyauté pareil et chiffonnée en pouf. Le tablier en taffetas reçoit, au-dessus d'une garniture de plissés en satin rosé et fraise écrasée, une draperie en brocart cuivre, qui se perd dans le haut, sous les paniers plissés qui sont en satin fraise écrasée. La draperie en brocart forme le cintre; elle est relevée de côté et dans le bas, par un groupe de plis, lequel est fixé par une touffe d'héliotrope; une autre touffe est piquée dans le panier. Corsage à pointe, le contour se détache sur une basque faite de deux rangs étagés de dentelle. Au décolleté arrondi, draperie en satin rose, coupée de dentelle. Bouquet d'héliotrope à l'épaule. — Bas en soie fraise écrasée et souliers en satin cuivre. — Gants paille.

Costume de jeune fille en voile clair de lune et satin

Pompadour. — Jupe en taffetas, couverte d'une seconde jupe très finement plissée en voile clair de lune, les plis arrêtés à douze centimètres du bord inférieur par un bouillonné en satin; ce bord fait volant. De chaque côté du tablier court en spirale une dentelle de fantaisie, dont chaque coquille ombrage une rose de mai. Sur la partie supérieure, une petite draperie en satin Pompadour posée irrégulièrement, est bordée d'un cordon de roses de mai; elle se perd dans le pouf en voile qui se prolonge en tunique. Corsage en satin Pompadour. Au bord de la basque arrondie, une dentelle plissée et un bouquet de roses. Au décolleté carré, une draperie en satin bleu, une touffe de roses et un plissé de dentelle. Dans les cheveux, posé de côté, chaperon de roses. — Souliers en satin bleu et bas de fil d'Ecosse blancs à jours. — Gants de Suède blancs.

CAUSERIE

Trop d'actualité. — Une femme d'officier. — La musique, les théâtres, les livres. — Les envahissements de l'Angleterre. — Où est le cerf?



H bien! je crois que l'on s'en souviendra longtemps, du Carnaval de 1883! et je voudrais que quelqu'un m'enseignât le secret d'écrire, en ce moment, la chronique *mondaine* de la capitale du monde élégant.

Je pose en fait que Paris est, de nos jours, la ville la plus triste et la plus désagréable à habiter de l'Europe. D'abord, durant un mois, les yeux ne pouvaient se porter nulle part, sans s'arrêter sur un dessin représentant un cortège funèbre ou une tête, au regard figé par la Mort, reposant inerte sur l'oreiller humide encore de la sueur de l'agonie.

Or, on a beau n'être pas une sensitive, on ne passe point impunément ses journées entre des lithographies d'un genre aussi sérieux. Cet abus du journal illustré qui, à Paris surtout, dépasse l'imaginable, mériterait d'attirer l'attention d'un penseur, car il exerce évidemment sur la gaieté et sur l'esprit des Parisiens une influence des plus désastreuses. Qu'un personnage quelconque meure ou qu'il soit nommé Académicien, cinquante feuilles diverses reproduisent son effigie, l'enlaidissant ou l'embellissant, selon que c'est un ennemi ou un ami politique, l'engraisant ou le maigrissant, suivant que le dessinateur voit gros ou voit mince. On n'aperçoit plus que ce monsieur, de face, de trois-quarts, de profil; on le prend en grippe d'une façon d'autant plus violente qu'il envahit les oreilles aussi bien que les yeux et que, durant vingt-quatre ou quarante-huit heures, on n'entend plus parler d'autre chose.

Si c'est une inondation qui arrive, les même cinquante journaux vous régaleront uniformément du spectacle du fleuve « immense ET sans limites », comme on chante dans l'*Africaine*, où vogue une barque de sauvetage qui porte non pas César et sa fortune, mais une famille éplorée et ses matelas.

S'il s'agit d'un accident de chemin de fer, vous voyez d'ici la locomotive couchée sur le flanc, le chauffeur éventré, les voyageurs décapités, amputés, coupés en deux, et le passant qui accourt, les bras levés et la bouche ouverte, en ayant l'air de se dire : Mon Dieu ! par où vais-je commencer à ramasser tous ces gens-là?

Quant à moi, je m'abonnerai immédiatement à tout journal illustré qui proscriera absolument cette chose idiote qui s'appelle du nom barbare d'*actualité*, et qui se pourrait définir : l'esprit revêtu d'un uniforme, assis à une machine à causer.

Mais ce qui a surtout rendu Paris inhabitable en dernier lieu, c'est la politique.

Halte-là! nous dira-t-on. Vous êtes des femmes, vous ne devez pas parler politique.

Eh! nous sera-t-il défendu de nous plaindre de la pluie qui nous attriste, sous prétexte que nous ne sommes point des astronomes? N'avons-nous pas le droit de gémir de ce gâchis où tout le monde s'embourbe, qui nous empêche de nous amuser, nous qui sommes à Paris; qui vous empêche d'y venir, vous qui voudriez bien y être? Est-ce donc vivre que de n'entendre plus parler que de complots, d'expulsions, d'arrestations, de ministères malades, mourants ou morts? Et, lorsqu'une amie vous dit :

« Venez dans ma loge, à l'Opéra, la semaine prochaine. »

Croyez-vous qu'il soit agréable de lui répondre :

« Merci, mille fois; avec grand plaisir... à moins qu'il n'y ait *quelque chose* d'ici-là. »

Est-ce faire de la politique que de se demander ce que doit être la vie de ces femmes — car ce sont des femmes, après tout — qui ne savent point quel soleil les éclairera dans quelques semaines, qui ne peuvent point faire de projets, qui n'osent pas, quand une amie prend congé d'elles, lui dire : A bientôt.

Un soir, à l'époque du dernier recensement, la duchesse de Chartres était assise dans son salon, à Rouen, avec son mari, ses enfants et une personne qui me tient de près. Le colonel du 18^e chasseurs mit devant sa femme le bulletin qu'il fallait remplir et, souriant, il attendit pour voir ce que la princesse allait écrire.

Elle ne chercha point longtemps la rédaction qui, vu les circonstances, aurait pu, à d'autres, sembler embarrassante. Quand elle fut à la colonne : PROFESSION, de sa belle écriture, bien lisible, elle écrivit fièrement : *Femme d'officier*.

Il paraît qu'il va falloir effacer cela, princesse.

Ah! je vous le dis en vérité. C'est une jolie chose que le carnaval de 1883!

Si, du moins, nous avions le théâtre pour nous distraire! Mais l'année, à ce point de vue aussi, est mauvaise. Je ne vois pas l'avenir couleur de rose pour l'Opéra. Villaret est parti, et personne ne le remplace. La voix de Sellier, attaquée par son rôle formidable dans *Aïda*, est compromise par les *la* et les *si* continuels de *Guillaume*. La Krauss sera superbe jusqu'à la fin, mais cette fin approche, hélas!

La troupe des Français vieillit ou s'égraine; le répertoire, seul, ne change pas.

Dans les petits théâtres, *Fedora* et le *Roman Parisien* continuent le cours de leurs succès qui est un cours d'empoisonnements. Aux Variétés, *Mam'zelle Nitouche* ressemble trop à *Lili* comme exploitation des yeux, de la voix et de la candeur de pensionnaire de Judic, mais pas assez comme jolis airs.

A l'Ambigu, nous avons eu *la Glu*, mais, voyez ma maie chance de chroniqueuse en déveine, ce drame n'est pas propre, et ne peut se raconter ici.

C'est l'école du nouveau à tout prix, dont les plus audacieux disciples — Dieu me garde de leur comparer M. Richopin — s'emportent maintenant, comme des chevaux échappés du pâturage, en un galop furieux qui les mènera loin, si la police, la simple et vulgaire police, n'y met bon ordre. Il y a aujourd'hui des romans dont le seul titre, lu dans une devanture, fait rougir une honnête femme. Cela doit être nouveau, du moins je le pense, mais que les romanciers n'oublient pas que ce sont les femmes qui les font vivre. Gagneront-ils beaucoup à ce que le jour arrive où nous ne pourrions plus entrer dans une librairie? Je ne le crois pas et je suis convaincue que, tôt ou tard, ils finiront par l'apprendre.

Nous sommes-nous assez moquées, l'année dernière et même avant, de ces pèlerines de cochers en fourrures que les Anglaises arboraient sur leurs épaules? En avons-nous assez ri? nos caricaturistes les ont-ils assez chargées?

Mais les Anglaises, qui en ont vu bien d'autres, ont tenu bon. Elles ont même redoublé de pèlerines de fourrures et, comme nous sommes, au fond, le peuple le plus facile à mener de la terre, voilà que nous imitons les Anglaises et que les pèlerines sont tout ce qu'il y a de plus à la mode.

Il est vrai que nous croyons, de la meilleure foi du monde, que ce vêtement, ridicule sur les épaules d'Outre-Manche, est séduisant au possible sur les nôtres. Peut-être qu'au fond nous avons raison; mais il est curieux de constater combien, depuis quelque temps, les Anglaises nous mènent, en fait de modes, sans en avoir l'air et malgré nos sarcasmes, semblables à ces épouses intelligentes dont les maris, conduits par le bout du nez, se vantent partout d'être d'affreux tyrans.

Ce sont les Anglaises qui nous ont donné : l'ulster, d'où est venue la pelisse rasant le sol; les bottines sans talons et à bouts pointus qui sont le comble du genre, mais qui auront de la peine à triompher; les manches à gigot d'où dérive la mode des épaules rejoignant les oreilles, si en faveur maintenant; enfin les costumes de bébés qui sont d'autant plus réussis qu'ils copient, ou même qu'ils exagèrent, ceux que l'on voit à Hyde-Park ou sur la promenade de Nice.

Je me sens aujourd'hui trop portée au pessimisme pour ne pas me défier de moi-même; mais il me semble que l'Angleterre prend un peu l'allure de vouloir remplacer la France.

Tenez! que n'a-t-on pas dit du pied des Anglaises? Eh bien! le pied de femme le plus petit que je connaisse appartient à une Anglaise.

Enfin, Dieu merci! l'hiver s'avance, les jours s'allongent, et Pâques lui-même, en arrivant de bonne heure cette année, semble nous promettre une saison brillante.... à moins qu'il n'y ait quelque chose d'ici là.

Comme c'est ennuyeux de ne pas savoir où nous allons!

Il y a quelque temps, madame M. de L**, une ex-ambassadrice, était en pleine forêt de Fontainebleau, à voir une chasse. Après le lunch, au rendez-vous, on attaque la bête de meute et voilà tout le monde parti, les cavaliers galopant, les chiens et les trompes s'en donnant à cœur joie, les simples spectateurs tâchant de suivre le moins mal possible.

Pressée d'arriver à l'hallali, madame de L** regagne sa calèche de louage et, avec sa pétulance amusante :

« Eh bien! cocher, dit-elle, où va le cerf? »

— Ah! pour cela, je n'en sais rien, madame.

— Comment! vous n'en savez rien! qui est-ce qui m'a fait un individu pareil! Vous avez la prétention d'être cocher à Fontainebleau et vous ne savez pas où va le cerf! A-t-on jamais rien vu de semblable? Voilà un plaisant cocher, par exemple! »

Elle voulait à toute force laisser là ce *locatis* mal renseigné.

Ne trouvez-vous pas qu'il y a d'autres cochers à qui l'on aurait bien envie de demander :

« Où va le cerf? »

Quoi qu'il en soit, le Palais de l'Industrie vient de s'ouvrir pour les animaux gras en attendant qu'il s'ouvre pour les chevaux plus ou moins maigres, ce qui est, on le sait, le signal du commencement de la saison.

Pourvu que le soleil se retrouve d'ici là, car il est positivement perdu! Nous avons été payées pour savoir qu'il n'était pas à Paris; son absence a fait manquer à moitié la saison de Nice; je sais des gens qui l'ont vainement cherché à Florence et une amie m'écrit de Rome qu'on y gèle. Oh! le vilain pays qui est en train de devenir le nôtre, avec ses étés sans soleil et ses hivers sans neige! Il ressemble à ces gens insupportables qui n'ont ni qualités, ni défauts, à ces maris sans élans dont les femmes en arrivent à envier celles qui sont battues.

Oh! chère et pauvre France, Dieu fasse que tu puisses toujours éprouver cette envie-là!

CONSTANCE.

P.-S. — Celles de mes lectrices qui ont pris la peine de lire ma Chronique du 20 janvier ont dû, parfois, se creuser la tête pour comprendre ce que je voulais dire.

Les compositeurs m'ont fait raconter que personne n'a suivi le cercueil de *Buisset*. C'est *Mussé* que j'avais écrit — bien mal, il faut croire.

Les mêmes compositeurs ont escamoté une ligne, faute de laquelle personne n'a pu deviner que je parlais de l'enterrement du général Chanzy.

La chose était d'autant plus grave que j'avais l'air d'imposer des funérailles religieuses et militaires à un illustre défunt doublement *civil*.

J'ai frisé de près un procès en diffamation.

C.

—o—o—o—



Costume de soirée en satin blanc et velours bleu.
De M^{lle} Vidal, 104, rue de Richelieu.

Costume de soirée en satin et velours bleu.

Jupe en satin, ornée, autour, d'une série de trois plissés en satin qui a pour tête un bouillonné; au-dessus, une dentelle et deux bouillonnés séparés par une dentelle. La partie supérieure du tablier, couverte de cinq rangs de dentelle, est cernée par des panneaux en velours bleu qui se perdent sous le poulf; ce poulf est fait de coques et de pans en satin blanc et velours bleu mélangés. Corsage à pointe en velours, lacé devant, avec un décolleté carré garni de dentelle et d'un plissé intérieur. Fleurs de côté. Dentelle à la manche arrêtée au coude.

Collier en feuillage de rose avec chute de boutons de rose.

Se met avec un corsage au décolleté arrondi ou carré.



Collier en feuillage de rose avec chute de boutons.



Robe de diner en ottoman mordoré et satin bleu ancien.
De M^{lle} Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

Mantille en dentelle blanche pour le théâtre.

Un fond de tulle-dentelle à ramages est entouré d'un rang de dentelle; une des pointes arrondies de derrière se rejette sur la tête en façon de capuche et s'y pince, devant, par un nœud en ruban de satin rose; les pointes du devant se drapent en fichu; un flot de satin au milieu.



Mantille drapée en dentelle espagnole.
De M^{lle} Boucherie,
rue du Vieux-Colombier, 16.

Eventail en plumes blanches avec manche en ivoire vert, sur lequel est couchée une tourterelle.

Costume de soirée en gaze de soie et dentelle blanche.

Jupe en satin, couverte de trois séries de plissés de dentelle séparés par deux hauts bouillonnés de gaze. Au bas de la jupe un plissé en satin et un bouillonné. Un poulf en gaze tombe en cascade et s'agrafe sur la pointe du corsage. Ce corsage, en satin, est décolleté carrément avec une garniture de dentelle et un jabot qui descend jusqu'à la pointe du corsage, laquelle reçoit un nœud à pans en ruban de satin. Manche arrêtée au-dessus du coude, ornée d'une dentelle et d'un nœud en ruban.

Robe de diner en ottoman mordoré et satin bleu ancien.

Trainée plissée, en ottoman, légèrement relevée en

poulf; dans le bas une série de six plissés bleus. Cette traine est ajustée à des panneaux qui s'ouvrent sur un if plissé bleu; une belle broderie de perles mordorées et bleutées suit la ligne fuyante du bord. Corsage à basque arrondie, avec plastron bleu, plissé et mourant à la taille; de chaque côté même broderie de perles. Manche demilongue garnie d'une



Eventail en plumes orné d'un oiseau.



Robe de diner en satin blanc et brocart blanc, brodé de bouquets l'ompadour.
De M^{lle} Bréant-Castel, 6, rue Gluck.



Costume de soirée en gaze de soie et dentelle blanche.

De M^{lle} Hubler, 30, rue de Clichy.

broderie. A l'encolure un plissé en satin et un autre en dentelle.

Robe de diner en satin blanc et brocart blanc brodé de bouquets l'ompadour.

Tablier en taffetas, couvert de satin blanc largement bouillonné, s'ajustant à la traine libre de la tunique-princesse, laquelle forme de gracieux petits paniers qui sont garnis de points à l'aiguille. Le bord de la traine est découpé en longues languettes ramenées en dessous et soulevées par un plissé en satin. Colletterie en dentelle et jabot très fourni descendant tout le long du corsage. Manche ouverte intérieurement jusqu'à la saignée, avec un biais de satin et une dentelle qui suit le bord.

SALUT

Salut au soc dur sillonnant la terre
Alors qu'aux rameaux la sève s'endort.
C'est l'humble instrument de ce grand mystère
Qui, d'un grain de blé, fait des gerbes d'or!

De notre aïeul la main calleuse
L'a poussé dans les mêmes champs;
Après lui notre père creuse
En sillons les côteaui penchants.
Nous leur succéderons peut-être,
Artisans du commun bien-être
Et sur leurs pas, gagnant le but...
En attendant, lorsque tu passes,
Vieux serviteur des fortes races,
Nous t'envoyons notre salut!

**

Salut au vieillard tremblant patriarche,
Nautonnier blanchi sous le vent des mers,
Pèlerin courbé qui poursuit sa marche
Et brave en priant l'assaut des hivers!

Vieillard, je reconnais tes traces
Dans les annales du passé...
Au banquet préparant nos places,
Ton effort ne s'est point lassé.
Tes mains répandaient la semence :
Aujourd'hui la moisson commence...
De tes labeurs c'était le but!
Tu n'auras point part aux javelles...
Mais vers les gerbes éternelles
Quand tu t'achemines, salut.

**

Salut au drapeau fanal de victoire!
Salut au drapeau memento d'honneur,
Sublime feuillet où s'écrit l'histoire
Avec de la poudre et de la valeur!

Le passé vit, sous sa grande ombre;
Nos libertés croître et mûrir;
Il sait les noms, il sait le nombre
Des héros morts pour l'avenir...
Comme eux, si le danger menace
Nous irons le braver en face
Le cœur épris d'un noble but;
Et le drapeau de la patrie,
Du martyr immolant sa vie,
Aura le suprême salut.

**

Salut à la croix!... Par la main divine
Le destin du monde y fut attaché.
Par delà les temps plonge sa racine;
Par delà les cieux son front est caché!

En vain les délirantes foules
Contre Elle ont uni leurs efforts:
Tour à tour ont passé les houles
Et la Croix est debout encor!
Sa lumière, embrasant le monde,
Convie à l'union féconde
Chaque peuple et le guide au but;
Au trésor d'amour qu'Elle épanche
La soif humaine, enfin s'étanche
Et l'univers lui dit: « Salut! »

MÉLANIE BOUROTTE.

CLÉMENTINE DE LA FRESNAYE

(SUITE)



L'entraîna son hôte dans l'escalier de pierre qui se déroulait en spirale au fond de l'allée. Le pavillon n'avait qu'un étage, et trois portes s'ouvraient sur le palier. Le recteur poussa celle de droite, et Yves se trouva dans une grande chambre assez insuffisamment meublée d'un lit, d'une toilette, d'une table à écrire et d'une commode en bois de mérissier, avec un fauteuil recouvert en damas rouge et trois chaises de paille. Le luxe était représenté par deux étroites bandes de tapis posées devant le lit et devant la cheminée, des rideaux de perse au lit et aux fenêtres, et une belle statuette de la Sainte Vierge placée sur la cheminée en bois peint, entre deux flambeaux de cristal.

« Voilà ta chambre, dit l'abbé. La mienne est de ce côté... »

Et il ouvrit la porte d'une pièce moitié plus petite, où l'on eût vainement cherché la trace d'un confort quelconque. Une couchette en fer sans rideaux, une table à écrire et une armoire en bois peint composaient le mobilier; les rayons chargés de livres, qui tapisaient du plancher au plafond les murailles blanchies à la chaux, disaient que cette chambre exigüe servait en même temps à l'abbé de cabinet de travail.

« C'est digne d'un anachorète, dit Yves avec un sourire, ou d'un religieux ayant épousé la pauvreté.

— Il y a pourtant là des éditions rares, anciennes, qui ont une valeur réelle, répliqua le recteur, désignant d'un geste plein de complaisance quelques infolios à la reliure usée. J'ai trouvé dans mes courses à travers la campagne des livres que l'on m'offrait avec un affectueux empressement dès qu'on me voyait les parcourir, et qu'un bibliophile estimerait bien

haut... Mais je te montrerai plus tard mes trésors... Tu dois avoir faim, et dans cinq minutes le dîner sera prêt. »

Yves ouvrit sa malle, prit son nécessaire de toilette, et, ayant rafraîchi son visage et ses mains, sortit de sa chambre pour chercher son hôte. Il se trompa de porte. Celle qu'il ouvrit ne donnait pas accès dans le cabinet de l'abbé, mais dans une autre pièce de petites dimensions, évidemment attribuée à une femme. Le parquet était ciré et recouvert en partie d'un tapis bleu et blanc; un flot de mousseline se drapait à la fenêtre et à l'étroit petit lit, et une belle gravure ornait le trumeau de la cheminée, qui était couverte, ainsi qu'un petit bureau, de bibelots tout féminins.

Comme Yves, surpris, se hâtait de refermer la porte, le pas de l'abbé se fit entendre derrière lui.

« C'est la chambre de ma sœur, » dit-il, passant son bras sous celui du jeune homme.

Celui-ci ne put retenir une grimace imperceptible. Il se rappelait vaguement une sœur aînée, à la figure placide et aux manières gauches, qui venait voir son ami au collège, et l'idée qu'un tiers allait se glisser dans cette intimité dont il se promettait tant de charmes lui était souverainement désagréable. Il dissimula naturellement cette impression, et demanda s'il aurait l'honneur de voir ce jour même mademoiselle Huel.

« Elle est absente en ce moment, répondit l'abbé. Après avoir présidé à mon installation, et lutté aussi inutilement qu'énergiquement pour introduire sous mon toit un peu plus d'élégance, elle m'a demandé un petit congé, et je ne l'attends pas avant la semaine prochaine. »

Yves respira. C'était toujours cela de gagné, et quelques jours, passés en tête-à-tête avec son ami lui offraient une perspective d'autant plus agréable qu'il se trouvait dans un pays absolument nouveau, aussi reposant au moral qu'au physique.

La vieille servante et le jeune domestique boiteux achevaient de mettre le couvert. La nappe, d'une blancheur irréprochable, était en grosse toile, et les assiettes en simple faïence. Quant aux verres, une propreté minutieuse en faisait tout l'éclat, et leur tintement n'avait aucune parenté avec celui des cristaux de Baccarat ou de Saint-Louis.

L'abbé approcha deux chaises, et, se tenant debout :

« Dirai-je tout haut le *Benedicite*? » demanda-t-il avec un bon sourire.

Yves fit un signe affirmatif, et un instant après les deux amis se trouvèrent, pour la première fois depuis le collège, assis en face l'un de l'autre, dans cette vieille salle lambrissée de chêne, devant une fenêtre ouverte qui encadrait, comme décor, le verdoyant cimetière, avec les murailles de l'église servant de fond.

« Je ne m'excuse pas de la simplicité de mon service, dit le recteur, plongeant une grande cuiller dans la soupère fumante. Tu es naturellement accoutumé à autre chose, mais puisque tu es homme à venir voir un vieil ami campagnard après une séparation de tant d'années, tu ne t'étonneras pas de trouver pauvrement servie la table d'un humble prêtre de village.

— Mon cher Alain, ce potage savoureux ne serait pas meilleur servi dans de la vaisselle plate », répliqua Yves en riant.

C'était vendredi, le menu était modeste, bien que

suffisant, et l'abbé constata avec satisfaction que son hôte n'appréciait pas seulement la soupe aux choux, mais encore la fraîcheur des œufs à la coque, et le goût délicat du beurre qui accompagnait les pommes de terre cuites à l'eau.

Ils s'attardèrent, près de cette table, devant le café brûlant servi en l'honneur de l'étranger. D'abord, il y avait le chapitre intarissable des souvenirs d'enfance, ce : *te rappelles-tu?* qui revient si souvent dans la conversation des vieux amis. L'abbé, n'ayant point quitté sa province, était plus qu'Yves au courant de la destinée de leurs condisciples. On sait quel charme il y a à revenir à deux vers les sentiers anciens, à réveiller les souvenirs endormis, à revivre en quelque sorte un passé que l'éloignement pare d'un doux prestige.

Puis, le recteur emmena son ami dans son grand jardin, qui s'étendait en pente douce jusqu'au bord d'un petit ruisseau aux bords fleuris, appelé le Grizien-nou, mot qui, en bas-breton, signifie marjolaine. Là, il n'y avait point de murs; le cours d'eau, peu profond, clair et rapide, servait de limite, et la vue s'étendait au delà, par-dessus des champs encadrés de talus, jusqu'à l'estuaire où se voyaient quelques barques de pêche.

Le jardin, bien fourni d'arbres fruitiers, était divisé en carrés réguliers par des allées bordées de buis; des fleurs communes, mais fraîches et brillantes, encadraient d'un cordon multicolore les plates-bandes de légumes, et dans un coin, un petit bassin en pierre recevait l'eau d'une source qui s'en allait, en un mince filet de cristal, tomber dans le Grizien-nou.

L'air était doux et tout parfumé par les iris et les roses qui croissaient au bord des allées. Le recteur conduisit son hôte à l'extrémité du jardin, où, assis sur un banc rustique, ils pouvaient voir couler les eaux rapides du ruisseau sur leur lit de cailloux brillants et de sable fin.

Yves ressentait cette impression d'étrange tranquillité qui est un des plus grands charmes de la campagne au sortir des villes populeuses. Ce silence, interrompu seulement par des chants d'oiseaux, cette solitude, cet horizon immense et paisible, tout cela lui produisait l'effet d'un calmant.

« On peut vivre heureux dans un lieu comme celui-ci, dit-il, aspirant distraitement le parfum de son cigare, surtout lorsque, ainsi que toi, on n'a pas été blasé par le séjour des grandes villes.

— On peut vivre heureux partout, dit l'abbé avec son sourire calme, lorsqu'on sait s'occuper et qu'on s'efforce de donner un but à ses travaux. »

Yves tressaillit involontairement. Était-ce hasard ou intuition? Son ami aurait-il déjà découvert sa plaie secrète?

« Nous ne sommes pas inactifs à Paris, dit-il après un instant de silence. Ceux-là même qu'on qualifie d'oisifs s'agitent étrangement... »

— Oui, dans le vide... Il y a beaucoup d'illusion dans l'activité dévorante des capitales; on s'agit, comme tu le dis, et un grand nombre s'agit sans but. »

Yves soupira.

« A qui le dis-tu?... Depuis que, cédant à un désir de ma mère dont elle-même eût reconnu les inconvé-

nients si je m'étais moins pressé de la satisfaire, j'ai quitté mon métier militaire, le seul pour lequel je fusse fait, j'ai senti un ennui chaque jour plus pesant. J'occupe mes heures, cependant; je lis, je dessine, je recherche les distractions que peut m'offrir notre monde, et je suis, mon ami, bien près de me trouver blasé!

— Je le comprends, dit simplement l'abbé. Je ne connais pas les plaisirs auxquels les hommes de ton âge consacrent leur temps, mais je connais la nature de l'âme, ses désirs, ses aspirations, ses besoins, et je sais qu'elle se trouvera forcément à l'étroit dans le cercle toujours le même de ces préoccupations, de ces plaisirs, de ces travaux, même, qui n'ont pas pour objet de la satisfaire ni de la perfectionner, mais seulement de lui faire oublier le fardeau des heures, et de l'engourdir. C'est en effet là votre souci, à vous autres, hommes du monde; vous voulez trouver moins long un temps dont chaque minute, cependant, devrait être employée avec circonspection, comme une chose qui ne peut plus revenir.

— Il est bien vrai que le temps nous semble parfois terriblement pesant, et bien lent dans sa marche... Mais n'en est-il pas ainsi pour toi? N'as-tu jamais ouvert tes livres dans le but unique de faire fuir les heures et de dissiper l'ennui?

— Non, répondit le recteur avec la même simplicité; je n'ai jamais essayé de faire écouler le temps, mais seulement de le mettre à profit... Voyons, Yves, un homme de ton âge et dans ta situation peut employer utilement son existence; il y a des tâches partout; ce ne sont jamais les devoirs qui nous manquent, bien que nous manquions souvent aux devoirs, et ici-bas, ces devoirs peuvent se confondre avec le bonheur. Si ta vie te semble un peu lourde et solitaire au milieu de la foule, Yves, pourquoi ne te maries-tu pas?... Beaucoup de carrières civiles ou politiques peuvent s'offrir à toi, et par-dessus tout cela quelle tâche douce et sacrée d'élever une famille et de former des âmes pour nos deux patries : celle d'ici-bas et l'autre, l'infinie, l'éternelle!

Yves sourit.

« Nous sommes arrivés d'un bond à une intimité plus sérieuse et plus complète que notre camaraderie d'enfance, dit-il. Tu as, du premier coup, découvert le vide de ma vie et le secret désir de mon cœur. Oui, je veux me marier; mais je serai difficile, Alain. J'ai horreur des unions telles qu'en conclut de nos jours la coutume ou la mode. C'est pourtant une chose grave de choisir la compagne de notre vie, celle qui doit tenir haut l'honneur de notre foyer et pétrir entre ses mains les jeunes âmes de nos enfants! »

Le recteur fit un signe d'approbation.

« Oui certes, dit-il, c'est une chose de la plus haute importance, quoique beaucoup d'hommes prennent une femme plus légèrement qu'ils n'achèteraient un cheval ou un chien... C'est dans cette déplorable légèreté qu'il faut chercher la cause des troubles qui affligent tant de foyers ou des scandales qui les déshonorent. On épouse une inconnue, on traite le mariage, cette chose sainte, avec mille fois moins de soin et d'attention que la moins importante des affaires, puis on vient prôner le divorce comme le remède des

maux qu'on a semés à plaisir et dont on s'étonne de trouver le fruit amer!

— J'ai horreur de ces mariages, te dis-je. Il faut que j'aime ma femme. Je ne sacrifierais pas certaines convenances de position et de fortune, mais je n'épouserai pas la fille d'un prince, si je ne croyais pas pouvoir l'aimer.

— Ceci est fort bien, dit l'abbé en souriant. Cependant, s'il faut flétrir les mariages d'argent et d'ambition, et s'il est nécessaire de tenir compte de la sympathie, de l'attrait qui sera une condition de bonheur et qui atténuera certains chocs inévitables, il ne faudrait pas se laisser entraîner par une inclination souvent aveugle, qui s'évanouit bien vite si elle n'a point de bases solides...

— C'est mon avis... Ne me crois donc ni fou, ni romanesque si je viens à Portzbihan en partie pour voir et étudier une femme dont l'extérieur m'a paru révéler des qualités originales, et dont la situation plaît absolument à ma mère. »

Le recteur le regarda avec surprise, puis se frappa le front.

« Il n'y a en ce moment à Portzbihan que mademoiselle de la Fresnaye... C'est donc à elle que tu songes?

— Oui, ou plutôt, c'est à elle que ma mère a songé pour moi. La connais-tu?

— A peine. Je lui ai fait ma visite d'arrivée, et elle me l'a rendue en m'apportant une grosse somme d'argent pour mes aumônes... On la dit fière; cependant, les paysans l'aiment, et ses domestiques lui sont attachés... Elle est, je crois, fort indépendante...

— Oui, ceci m'épouvante quelque peu, tout en m'attirant. Elle semble tout à fait différente des jeunes filles esclaves de la routine auxquelles ma mère m'a présenté. »

L'abbé sourit de nouveau.

« Iras-tu aux Fresnes aujourd'hui?

— Non, je veux visiter ton église, et te consacrer le reste de ma journée. »

Le recteur ne demandait pas mieux que de faire les honneurs de sa paroisse. L'église, quoique de petite dimension, était ravissante. Les voûtes avaient une élégance et une légèreté admirables, et l'abside était une petite merveille. Le recteur en fit remarquer à Yves toutes les beautés; il y avait découvert deux pierres tombales, et avait déchiffré deux curieuses inscriptions à demi effacées. Grâce aux largesses de la châtelaine des Fresnes, le mobilier était, quoique simple, en harmonie avec le petit édifice, et l'on venait de restaurer, dans une crypte, un groupe représentant la *Mise au tombeau du Christ*, du même style Renaissance que le portail latéral et le porche de son presbytère. Il est remarquable, en effet, de trouver dans mainte église de Bretagne, des restaurations de ce style; ces mêmes édifices contiennent souvent un sépulcre avec des personnages de grandeur naturelle dont les types ne rappellent en rien l'art indigène, assez primitif à cette époque, ni les modèles qu'auraient pu fournir les habitants du pays. Quelques archéologues croient pouvoir affirmer que des artistes italiens ou, tout au moins, appartenant à l'école italienne, parcoururent le pays au XVII^e siècle, et que leurs œuvres furent ensuite copiées dans les églises qu'ils n'avaient pas restaurées eux-mêmes.

Yves eut le loisir d'admirer la science sans prétention, mais très réelle de son ami. A mesure que les heures s'écoulaient, il retrouvait de plus en plus, sous la robe du prêtre, cette bonhomie, cette simplicité, cette naïveté même qui l'avaient tant charmé chez l'adolescent, parce qu'elles s'alliaient à une intelligence élevée, et ce qui faisait le plus grand charme de cette nature, c'est qu'elle s'ignorait elle-même, se prodiguant sans paraître consciente de ses trésors.

La journée se termina par un souper frugal, suivi d'une bonne causerie. Mais comme dix heures sonnaient, l'abbé se leva et alluma une bougie.

« Tu es un trop fidèle ami pour que je change mes habitudes ainsi que je le ferais si tu étais un étranger, dit-il. Je me suis fait une loi de me lever avec le jour, et j'ai, ce soir, à achever un travail promis à l'un de mes confrères. »

Ils échangèrent une cordiale poignée de mains, et Yves se retrouva seul dans sa grande chambre nue, dont la petite flamme de sa bougie dissipait à peine les ténèbres. Mais un rayon de lune vint blanchir les vitres, et cédant au désir de voir la campagne baignée dans cette tranquille lumière, il ouvrit la fenêtre et se pencha au dehors. Le spectacle était étrange et solennel. Les vieilles murailles de l'église se dessinaient avec un relief sombre sur le ciel étincelant d'étoiles, et la lune éclairait si vivement le petit cimetière, qu'Yves distinguait les croix plantées sur les monticules de gazon, et, un peu à l'écart, les pierres tombales chargées d'armoiries rongées par la mousse que le recteur lui avait montrées comme la sépulture des la Fresnaye. Tout était silencieux, solitaire. Une impression triste, presque malade, s'empara du jeune homme; les yeux attachés sur le cimetière où les croix noires formaient des ombres saillantes et où les arbres prenaient des formes fantastiques, il éprouvait une sorte de terreur superstitieuse, comme si les morts tranquilles allaient se lever devant lui et lui ré-

vélér le secret de leurs tombes... Combien de générations dormaient là! Combien de vies s'étaient écoulées goutte à goutte, seconde par seconde, pour aboutir à ce lieu de repos! Quelles luttas avaient agité ces morts inconnus? Par quelles souffrances avaient-ils passé? Quelles voies avaient-ils suivies? Quels sillons avaient-ils tracés? Que leur repos était profond! Et c'était là la fin de toutes les agitations humaines... La même terre, — le même lit de repos recevait paysans et châtelains, la même lumière baignait leurs tombes pendant les tranquilles nuits d'été, — et dans le monde mystérieux où étaient appelées leurs âmes, tous avaient paru devant le même Juge, et avaient été examinés d'après les mêmes lois immuables sur l'emploi de leur vie fugitive, sur chacune de ces heures plongées aujourd'hui dans l'abîme du passé...

Par un bizarre rapprochement d'idées, Yves revit comme dans un éclair une nuit parisienne, une soirée de printemps sur le boulevard, avec les cafés remplis de monde, la foule animée et bruyante se pressant sur le trottoir, les théâtres étincelants, les voitures se succédant en files interminables... C'est là ce que, bien souvent, il avait appelé vivre; c'est ainsi que, il y a deux jours encore, il passait ses soirées. Et tout à coup il avait sous les yeux ce champ du repos où viennent s'amortir tous les bruits, où toutes les voix se taisent, où les plus agités deviennent immobiles... La lune montait au ciel, avec son radieux cortège d'étoiles, nul passant n'apparaissait dans le chemin; à travers une fenêtre de l'église brillait la faible lueur de la petite lampe allumée devant le tabernacle, et les tombes abritées par les grands arbres immobiles baignaient dans de molles et blanches clartés.

Yves se dit que la vie est pleine de contrastes, et ce soir-là, il songea avec pitié aux foules parisiennes.

C. MARYAN.

(La suite au prochain Numéro.)

Hygiène Domestique

DES PLANTES D'APPARTEMENT

Les plantes doivent être placées de manière à recevoir directement la lumière du jour et, à l'occasion, du soleil. Elles seront tenues dans la plus grande propreté; on brossera, on lavera légèrement, de temps en temps, les feuilles et les tiges; la terre sera toujours fraîche, mais non humide; on arrosera avec de l'eau à la température de l'appartement. En février, le froid moins rigoureux permet de tenir les plantes, pendant les heures du milieu du jour, à la fenêtre ouverte, mais il faut les garder du froid de la matinée

et de la soirée. Par les journées brumeuses, on ne donnera que très peu d'air aux plantes et les arrosements continueront à se faire avec de l'eau à la température ambiante; on pratiquera quelques binages superficiels qui prépareront la terre aux influences d'une atmosphère douce. En mars, on continue les soins de propreté et on arrose le matin seulement; il faut déjà éloigner les plantes des rayons directs du soleil qui commencent à être brûlants. En avril, continuer les mêmes soins, donner de l'air dans la journée sans exposer les plantes au soleil.

Explication du Logogriphe du 27 Janvier : *Caramel et Carmel.*



*Jupon en cachemire
blanc orné de broderie.*

Au tour, un haut volant plus froncé aux lés de derrière, est festonné en soie bleue et brodé d'œillets et de fleurettes à jours. Un second volant moins haut aux lés de derrière.

Jupon en cachemire blanc orné de broderie.



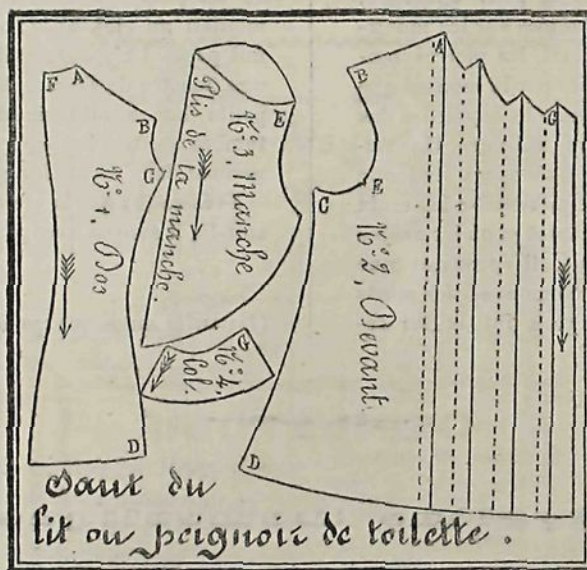
Saut du lit ou peignoir de toilette (patron découpé).

*Explication du patron
découpé.*

- 1, Dos.
- 2, Devant.
- 3, Manche.
- 4, Col rabattu.

Il faut quatre mètres de brillanté en soixante centimètres de largeur, pour faire ce modèle, en rapportant une petite pointe sous la manche. La largeur la plus convenable serait soixante-dix centimètres.

Le dos est légèrement cintré à la couture du milieu, et le devant est orné de quatre plis couchés; la ligne pointillée indique l'intérieur du pli. Tailler le devant, faire les plis en



Détail trace du patron découpé.

poil. Les flèches indiquent le droit fil de l'étoffe; les lettres de raccord correspondent aux coches du patron découpé.

suivant l'indication de la roulette, réunir le dos à la couture du dessous du bras: garnir le contour d'une broderie anglaise légèrement froncée, broderie qui remonte au bord de chaque devant. Etendre le patron pour tailler la manche. Faire la couture de la saignée. Garnir le bord d'une broderie et monter la manche à l'entournure à la coche de raccord. Le col rabattu s'entoure d'une broderie et se monte par un passe-

A ce Numéro sont joints la gravure coloriée 4402, et le patron découpé d'un saut du lit ou peignoir de toilette, figurine page 48.